

## La Femme, le conte de fées, la I<sup>ère</sup> République au Portugal

Ana de Castro Osório

Fernando Ribeiro

---



**Édition électronique**

URL : <http://cultura.revues.org/298>

DOI : 10.4000/cultura.298

ISSN : 2183-2021

**Éditeur**

Centro de História da Cultura

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 juin 2011

Pagination : 257-266

ISSN : 0870-4546

**Référence électronique**

Fernando Ribeiro, « La Femme, le conte de fées, la I<sup>ère</sup> République au Portugal », *Cultura* [Online], Vol. 28 | 2011, posto online no dia 13 Maio 2013, consultado a 02 Outubro 2016. URL : <http://cultura.revues.org/298> ; DOI : 10.4000/cultura.298

---

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© Centro de História da Cultura

## La Femme, le conte de fées, la I<sup>ère</sup> République au Portugal: Ana de Castro Osório

Fernando Ribeiro\*

### I

En publiant «A Minha Pátria» – «Ma Patrie» – en 1906 à la Livraria Editora «Para as Crianças – Librairie-Éditeur «Pour les Enfants» –, Ana de Castro Osório illustre la façon par laquelle l'œuvre littéraire peut bien servir à la divulgation non seulement de la culture et des ressources de sa patrie, mais aussi des convictions républicaines d'après lesquelles l'apprentissage de l'histoire et de la géographie du Portugal pourrait être utile et plaisant.

Trois ans plus tard, A.C.O. publiera à Setúbal en 1909 et chez le même éditeur un conte singulier appelé «Uma Lição da História» – «Une Leçon de l'Histoire». Le lecteur y voyage dans un moment historique précis; celui dans lequel la bourgeoisie et l'aristocratie portugaises post-*ultimatum* et avant l'implantation de la République dialoguent sur le rôle joué par la culture et la façon de mettre en évidence le préjugé – surtout de la jeunesse privilégiée – et notamment féminine – sur la façon de se cultiver et de s'instruire et contribuer ainsi à la modernisation du Portugal en 1900.

La même année, pendant laquelle A.C.O. déclara à la session inaugurale de la *Liga Republicana das Mulheres Portuguesas* – Ligue Républicaine des Femmes Portugaises – l'importance du rôle de cette association féministe au sein de la société portugaise pré-implantation de la République. La femme portugaise ne devrait qu'aider à édifier une communauté graduellement «progressive» et active au moyen de toute action de «propagande» dirigée vers l'affermissement de la conscience nationale par le développement de l'intelligence et de la conscience du peuple résistant contre toute politique d'un ministère monarchique et «réactionnaire» incapable de réformer le code civil et de reconnaître la valeur juridique et réelle de la femme (éduquée ou pas) (Esteves 2008: 62-5). A.C.O. n'oublia pas de souligner dans ce discours inaugural la façon par laquelle la Ligue devrait se constituer en «force sociale» utile et généreuse pour aider à la constitution d'une «administration honnête» selon les idéaux libéraux de la Révolution Française (Esteves 2008: 66-7) pour aboutir à des «réformes sociales» (id.: 68) indispensables au «sauvetage de notre patrie commune» – A.C.O. in Message lu le 23<sup>e</sup> Avril 1909 pendant le Congrès du

\* CHC, Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, Universidade Nova de Lisboa.

PRP à Setúbal (id.: 69); l'Association des Femmes Républicaines, dont les membres seraient indispensables au service d'une république libre – «A Revolução de 5 de Outubro 1910» in «A Mulher e a Criança» n° 17, Out. 1910, pp. 3-5 in Esteves 2008: 70-73 –, adopta alors humblement la résistance sourde contre «la tyrannie apprivoisée exercée par la famille, la société et les usages envers une individualité si sympathique» (Esteves 2008: 63).

En effet, pendant les deux dernières années avant l'implantation de la République, le PRP – *Partido Republicano Português* – Parti Républicain Portugais – ouvra ses installations, ses séances, ses journaux aux femmes, dont il aida à l'engagement civique et politique (sous la plume de républicains réputés comme A. J. de Almeida (1866-1929); S. Magalhães Lima (1851-1936) e Bernardino Machado (1851-1944) en faisant naître la LRMP (1908) qui à son tour plaidait pour la liberté, le bonheur, le progrès rêvés par toute femme à l'aube du régime républicain (Esteves 2008: 31-2). A.C.O., en tant que membre fondateur de la LPMR, était consciente de sa mission : «orienter la femme et (...) travailler pour l'éducation et la protection de l'enfant» – comme elle le proclama au premier anniversaire de la Ligue (Esteves 2008: 33). Éprise par son engagement civique et féministe strictement moral (id.: 34), A.C.O. fit aussi partie de l'*Associação de Propaganda Feminista* (1911-18) – Association de Propagande Féministe – qui, avec d'autres associations républicaines et féministes, fut responsable de la création de nombreuses Ligues formées par des femmes, juste avant ou après 1910, pour soutenir effectivement les femmes pauvres, les enfants orphelins et délinquants – tous ceux qui se battaient contre la misère (Esteves 2008: 26).

De toute façon, en 1905, A.C.O. avait déjà publié «As Mulheres Portuguesas» – Aux Femmes Portugaises – rassemblant divers articles, au moyen desquels elle avait dénoncé l'ignorance et l'illettrisme comme cause principale de la décadence morale au Portugal, dont l'anéantissement n'aurait lieu qu'avec une éducation pratique et utile (A.CO. 1905: 149-153) et dont la mission était d'instaurer «le noble orgueil de son métier» (id.: 156) dans la conscience de chaque ouvrier. Elle s'y insurgeait déjà contre l'esprit «paternaliste monarchique» en se déclarant pour l'altruisme, le coopérativisme et surtout la protection des ouvrières et leurs enfants comme façon de préparer la révolution par le bouleversement des esprits (id.: 133-134; 138) – qui acceptaient la femme comme ouvrière, mère, entrepreneuse, épouse alors qu'aux yeux de la loi, elle était toujours considérée comme civiquement et politiquement incapable, privée de toute responsabilité et scrupule (id.230-2).

## II

Dans le récit «Une Leçon de l'Histoire» et au moyen d'une représentation *in medias res*, l'auteur nous présente par une fiction la contradiction évidente entre classes sociales et

époques historiques symbolisées par le dialogue entre une préceptrice bourgeoise et une élève aristocratique arrogante. A.C.O. se sert de cette synthèse édifiante, menant à la compréhension naturelle de la valeur ajoutée que toute intelligence travaillée et son savoir respectif incluent et sont décisifs à la conscience d'une citoyenneté nouvelle – instruction et éducation ne seraient que les voies indispensables à la modernité indispensable au Portugal du XX<sup>e</sup> siècle.

Après *l'incipit* aussi favorable à l'encadrement historique et social qu'aux avantages pédagogiques, l'efficacité littéraire d'A.C.O. se manifeste énormément en créant un récit dans le récit afin de, par le procédé narratif de «mise en abyme», mettre en évidence le vrai rôle joué par la fantaisie pour consolider la conscience de l'élève et simultanément du lecteur en rapprochant les frontières de l'œuvre littéraire – fiction et réalité historique :

- a) le fait historique base de la fiction – aristocratie inculte et absentéiste, ségrégationniste et généreusement bienfaitrice *versus* bourgeoisie humaniste, entrepreneuse et mécène-dépendant et responsable pour la conscience de la modernité imminente – se réunit au fait historique où elle fait mention d'aboutir : aristocratie adhérente aux idées républicaines, humanistes et progressives fondamentales à la conscience de nation moderne.
- b) le narrataire singulier – jeune aristocrate personnifiant l'aristocratie de sang et héritier du régime monarchique sympathisant avec les idées républicaines (Serrão 1968: 588) – de ce récit encadré est actualisé en tant que projection de destinataire de ce conte paradigme de toute dialectique politique au Portugal.

Juste «comme on dit dans les contes de fées» (Osório 1909: 20), le conte commence par la description d'un temps et d'un espace lointains, dont l'inaccessibilité a été planifiée de façon à identifier cette «terre de délices» (id.: 22) socialement, économiquement et constitutionnellement immuable comme le lieu de stratification sans luxe, pauvre et sans aucune espèce de conscience sociopolitique (id.24-6). Le récit situe l'action du conte dans un temps et un espace renvoyant à *l'in illo tempore* (id.20-1) propre à tout conte merveilleux, dont le narrataire prépare cependant déjà sa condition moderne en même temps qu'il accuse la conciliation artificielle entre richesse et pauvreté universellement antagoniques, confirmée par le protagoniste féminin – la princesse – annonçant l'urgence de revivifier le présent du pays d'après ses traditions historiques en personnifiant déjà le principe : sans mémoire, il n'y aura pas d'histoire. Voici la critique implacable par laquelle le lecteur prend conscience de la force au féminin personnifiée par ce même protagoniste lorsqu'il se prépare pour y ajouter un modèle social prospectif et réformateur en respectant les espoirs du peuple.

A.C.O. observe alors le paradigme juridique et politique reconnu dans le conte de fées – dans lequel le protagoniste assume et dépasse n'importe quel type d'obstacles dans n'importe quel espace car il compte sur l'aide des figures merveilleuses corroborant la façon aisée d'un parcours individuel et progressif coloré par des adjuvants et des opposants selon les moments de l'action, dont la succession respective révèle les motifs du dénouement cathartique (Bausinger 1997: 1249-50); cependant, chez A.C.O., un tel parcours continue aussi naturellement, après l'expulsion de la princesse de son royaume et le début du périple qui va amener à sa récupération et à sa maturité (Brumlik 1993: 56-7), par l'assimilation humble des valeurs élémentaires de son peuple. Il ne s'agit plus d'actualiser «les miraculeuses ascensions de la pauvreté à la splendeur luxueuse des palais royaux (...)» (Calvino 1999: 83); A.C.O. combat une telle condition en affermissant l'univocité et la conscience civique du lecteur par le registre allégorique; elle s'engage ainsi à reconnaître à la littérature pour la jeunesse une attitude pragmatique en approfondissant les propos mis en scène par les Frères Grimm dans la préface de sa première édition de KHM, pour qui la singularité de la plupart des situations présente dans les Contes de Fées était due à la vie, leur *fons et origo*.

Dans ce récit encadré, on aperçoit d'une tendance similaire : la protagoniste sage et humiliée est destinée à l'exclusion indispensable, donc à la rédemption – au collectif – de son peuple après avoir dépassé des probations trouvées au long de sa vie et après être devenue mûre en compagnie d'un partenaire masculin, vital à sa complétude. A.C.O. constate ainsi l'exclusivité de la notion morale d'une façon bien naturelle.

À la combattante féministe pour les droits des femmes et future conseillère d'Afonso Costa, il ne suffisait pas d'associer la protagoniste, femme bourgeoise, et proche du peuple, à un monde d'illusion, d'après la stratégie romantique; au contraire, l'auteur a préféré l'allégorie de la communauté nationale unie par l'«intelligence» et le «travail» en s'appuyant sur sa descendance robuste, virile, créative, généreuse, réformatrice d'un réel auquel il fallait «enseigner le bien» et «rendre les peuples plus parfaits» (Osório 1909: 53).

Une fois la thèse établie, A.C.O. ne méprisera aucun dynamisme de l'action en introduisant l'instabilité par la méchanceté représentée par l'antithèse, propre de toute humanité vivante, car le peuple ne pouvait pas s'en passer en restant immune à cette condition réelle (ACO 1909: 45-46; 63); l'écrivain s'en sert pour rendre non seulement plus intelligible la menace mais aussi la solution à adopter par toute communauté pour ériger toute praxis philanthropique. Le dénouement-catharsis-synthèse sera logiquement retardé – selon le canon du conte merveilleux traditionnel –, car, par la main de la personnification des aptitudes propres de l'humanité, le texte approfondit le développement surgissant de toute interaction cabale : A.C.O. ne se limite pas à dresser l'action vers l'obtention de la félicité personnelle de la protagoniste mûre et couronnée par l'union royale.

La vraie harmonie conjugale correspond à la première phase – non à la dernière – du voyage, ici, dual et identifiable à la synthèse de la contradiction entre princesse et régime monarchique-féodal-absolutiste propre d'une société conservatrice-statique et une société moderne, progressiste, fédérative, humaniste.

La deuxième phase – le voyage à proprement parler, au long duquel surgissent les péripéties de la protagoniste – est vouée par A.C.O. à la présentation du modèle vivant adaptée à une société moderne métonymiquement prise par une famille si singulière, dont l'exemple personnifie le modèle de civilisation pour l'humanité de l'avenir. A.C.O. traduit ainsi le traditionnel périple dans l'espace en l'associant à un voyage prospectif dans le temps; le conte ne renvoie pas non plus le narrateur au traditionnel espace intérieur psychologique, paradigme du conte merveilleux, mais à un nouvel espace : celui de la concrétisation d'un modèle alternatif – collectif et intentionnel – à celui du conservatisme antipositiviste et monarchique.

Malgré l'inscription de l'action du conte merveilleux dans une dimension spatio-temporelle indéfinie, médiévale et pré-moderne, A.C.O. ne cessera pas de décrire un pays nouveau dont les techniques et les inventions modernes seraient indissociables du progrès et d'un modèle social alternatif contribuant à une existence exemplaire suivant le bien-être collectif assis sur le développement de la technique et de la science.

L'auteur enrichit ainsi le canon du conte merveilleux; cause et but du voyage du protagoniste se placent intentionnellement au même niveau: réforme de la réalité politique et sociale, sans que la perte de densité poético-symbolique se constitue comme facteur de déséquilibre fictionnel – A.C.O. va alors structurer une dynamique intelligible entre narrateur et narrataire – justement évidente par l'utilisation du procédé littéraire de la «mise en abyme» (Bausinger 1997: 1248).

Le «happy end» surgit donc sous le rythme de la découverte et la concrétisation de nouvelles inventions pour qu'on aboutisse à l'identification du peuple-modèle et du modèle fédératif (ACO 1909: 71-73; 78) et aussi de la mise en valeur des éléments utopico-paradisiques responsables de la préservation des idées humanistes, universelles, tels que le bonheur et la dignité collectifs, d'une façon plaisante.

A.C.O. actualise ainsi le modèle du conte merveilleux et aussi le paradigme de l'utopie, sans même oublier de faire retrouver le bonheur à la protagoniste – autant individuel que collectif – et de l'offrir à son royaume, vers où elle retourne après son expulsion, pour y appliquer le modèle utopique car son royaume était privé de bonheur dont la jouissance au présent était attendue par toutes ses concitoyennes.

Après avoir présenté le bonheur comme valeur, l'auteur détache maintenant la culture du peuple comme moyen de fraternité urgente et solidaire. Le voyage et les obstacles

respectifs indispensables à la formation de la protagoniste dans les contes de fées surgissent dans ce conte comme une espèce de gabarit pour mesurer le caractère respectif et la justesse des valeurs accrues comme indissociables du modèle social dessiné; l'allégorie s'ajuste à la leçon morale : des personnages génèrent des descendants-valeurs devenant à leur tour parties intégrales du modèle prospectif.

Dans la République, seules les valeurs tels que l'intelligence et le travail et les facultés individuelles et efficaces comme l'imagination, la foi, le langage enchanté de l'amour auraient la chance de dynamiser idéologiquement la communauté en la métamorphosant selon l'apprentissage du bien et le perfectionnement du peuple.

L'élève-narrataire, ainsi que le lecteur du récit –, à qui s'adresse ce conte merveilleux – acceptera la distinction entre intelligence et travail ; ceux-ci vont non seulement rejeter la régression appuyée par le groupe social antagonique formée par l'ignorance, l'intolérance et l'envie mais aussi se délivrer à la chance – fournie par l'allégorie – de faire reconnaître l'union indispensable et fatale entre bonheur et modernité comme drapeau contre la misère des ères et des peuples du passé, car la *société nouvelle* réussirait à assembler du capital en fonction de l'association/collectivité organisée de façon autonome et au service du peuple sous un régime présidentiel (ACO 1909: 71-73).

La «Leçon» d'A.C.O. reprend en somme son premier but déjà présent dans «Au Femmes Portugaises» : faire de la jeune femme portugaise un «être utile et respectable, dont les compagnons étaient de jeunes hommes fraternels» (A.C.O. 1905: 96). Quelle coïncidence : la princesse s'appelle «Intelligence» – et son compagnon «Travail» – (A.C.O. 1909: 78) ; A.C.O. a voulu que la princesse soit utile et responsable envers toute la communauté dont elle a hérité du pouvoir d'administration afin de gouverner. Le narrataire finira par comprendre que seulement avec l'aide du travail l'intelligence pourra avoir du succès et dépasser l'échec causé par son père et sa mère : roi-«Préjugé» et reine-«Routine».

A.C.O. approfondit donc le sens caché qui surgit après le «démontage» provoqué par l'allégorie et le rassemblement des idées aux valeurs que chaque lecteur est obligé de détacher pour énoncer la thèse capitale : toute éducation amène au triomphe du progrès dès lors qu'elle est soutenue exclusivement par chaque femme libérée de son ignorance, car une femme sans éducation est le meilleur allié de la tyrannie (ACO 1905: 87-89; 94-98).

La princesse «Intelligence» cherche juste l'étude du passé collectif pour mieux accepter les avantages du progrès et de la modernité – selon A.C.O. en «Célébrant l'anniversaire d'une École» – dont l'âme portugaise avait besoin (id.: 92).

A.C.O. met alors en scène des traits de caractère – au féminin – lesquels, déjà présents (1905) dans «Aux Femmes Portugaises», chaque lecteur en devait avoir conscience: éduquée, intelligente, responsable, engagée, généreuse, progressive. Les mêmes traits,

typiques de toute noblesse, qui, ironiquement, sont attribués non à la jeune aristocrate mais à sa préceptrice : jeune femme bourgeoise célibataire indépendante et modèle de la femme moderne.

### III

Ana de Castro Osório ne s'adressera pas seulement à la jeunesse de son époque même si l'épilogue de son récit transmet, à l'aide du «happy end», l'espoir magique et régénérateur que le paradigme du Conte Merveilleux a toujours su interpréter dans l'esprit de son récepteur. En faisant emploi de l'allégorie, le récit favorise la représentation du modèle social rêvé en transformant telle représentation soit en métonymie de sa société contemporaine soit en modèle social prospectif. Donc l'écrivain ne laisse pas de côté l'indispensable issue sur la citoyenneté au féminin. Sans appeler à la révolte ou à la résignation, elle met en relief la contribution décisive de la femme – bourgeoise ou aristocrate – à la résistance au moyen de l'instruction-éducation pour renforcer l'inexorabilité de l'Histoire.

Au manifeste «happy end» traditionnel du Conte Merveilleux, dans lequel la femme joue le rôle passif, A.C.O. mène son auditoire à y ajouter naturellement la pierre de touche : la transformation sociale par la femme. Car il s'agit de femme partenaire social du statut bourgeois légitime et vital à l'auto-éducation et/ou à l'éducation des autres niveaux sociaux de sa communauté. Dans ce conte, la femme *fons et origo* de justice et générosité – valeurs essentiels à la fraternité – joue un rôle essentiel à «tout ce monde nouveau» (A.C.O. 1909: 54).

A.C.O. refonde le Conte Merveilleux en déplaçant l'espace et le temps de l'action du Moyen Âge vers l'époque moderne en s'éloignant de l'interprétation symbolique et en s'approchant de l'allégorique, car son but est de susciter chez l'auditoire la réflexion sur la conscience de l'Histoire et du Territoire nationaux aussi bien que sur la meilleur instruction – publique et/ou privée – pour y arriver.

Elle réinvente donc la valeur du Conte de Fées en dressant, au moyen de *discipline et plaisir* paradigmatiques, le dialogue entre curiosité latente et matière en profusion, sans même mépriser la condition *poétique ou triviale* car elle compte sur l'enchantement justement à cause de la présence de la Poésie. A.C.O. se sert de la parole comme instrument de contre-pouvoir en montrant de quelle façon la société est passible de se reformer et d'évoluer à partir de tout plateau spatio-temporel. Cette innovation confirme la conviction personnelle selon laquelle chaque société vivante devient objet du mouvement perpétuel de l'histoire: thèse, antithèse, synthèse. Le lecteur accueillera donc, naturellement, la *signification immédiate* fournie par le récit. En représentant des lieux sociaux parfaite-



ment reconnaissables – cour, courtisans obéissants à la reine «Routine» et au roi «Préjugé» dans n'importe quel espace géographique –, le narrateur fait appel à l'allégorie pour faire comprendre à son destinataire la valeur du texte, afin que celui-ci puisse mieux résister et contribuer à la réforme du pouvoir en chute.

A.C.O. exemplifie d'une façon pratique et plaisante les avantages apportés par la reconnaissance et l'étude de l'Histoire – du passé-arrière – de l'humanité à l'affût de la justice, de l'humanisme au sein de l'administration sociale par l'exercice de puissantes capacités humaines comme l'intelligence et le travail.

Avec l'abaissement du degré de tension ou de la «nouvelle pertinence sémantique» au minimum (Ricœur 1975: 289), ce récit n'exige que l'indispensable clef à la découverte instantanée pour que le modèle social critiqué et le modèle social proposé puissent être facilement décodifiés.

Le mot, choisi para A.C.O., se soumet évidemment à la mise en scène des idées républicaines, en s'avérant un véhicule idéologique de thèse partagée par le sens commun au Portugal au temps précédent l'implantation de la République. Il ne s'agit pas de mettre en scène n'importe quel énigme – il est seulement question de représenter la vérité de la réalité d'après la distance élue par l'écrivain engagée à détruire l'illusion à travers laquelle on voulait représenter la vérité de la réalité (Agamben 2003: 109-113), car c'est seulement par la dénotation, en rejetant le fond poétique et l'émotion, que l'on aboutira à la compréhension intégrale du message. Le récit profite de l'imagination seulement pour rendre la compréhension presque immédiate – et préférée de tout narrataire attentif, obéissant et contraire à toute perplexité, en face de toute «communication narrative» (Ricœur 1986: 167) – le texte sert alors de véhicule pour faire comprendre «la sorte de monde que l'œuvre déploie en quelque sorte en avant du texte» : la «chose du texte» (id.: 168) .

Le conte édifiant, juste comme la préceptrice compétente, pourrait réussir dans son but pédagogique si la parole ne s'attachait pas seulement à l'énigme et au déplacement de toute signification. On ne s'aperçoit que de l'importance de la conscience éthique – la fascination et l'admiration évidentes envers la simplicité de l'intelligence soutenue se déploient par l'urgence de la réforme de la communauté, d'où cette même conscience éthique a été originaire et bannie –, afin que la liberté et la vérité puissent devenir un effet pratique de cette structuration littéraire, à l'évidence.

Néanmoins, ce conte-ci ne perd pas son caractère littéraire, car l'auteur se sert du mot quotidien pour mieux provoquer l'engagement essentiel à la conscience du lecteur; dans le récit, il s'agit de comprendre «*la chose du texte*, (...) la sorte de monde que l'œuvre déploie en quelque sorte en avant du texte» (Ricœur 1986: 168). Le degré de la dénotation renforçant la valeur de l'allégorie utilisée par l'auteur rend plus équilibrée l'ambiguïté de

l'univers des multiples significations du conte merveilleux. À la place du héros – masculin – qui mûrit, on trouve chez A.C.O. une princesse – protagoniste-héros féminin –, dont la sagesse et la détermination lui font rendre le monde des autres socialement mûr, c'est-à-dire, un lieu d'harmonie et de bonheur : voilà tout un espace d'humour et d'ironie à travers lequel on critique la réalité moderne en défiant l'idéologie dominante. La langue s'échappe donc à elle-même, car A.C.O. transfère discrètement la conception de bonheur – objectif superlatif de l'économie – et de bien – objectif suprême de l'éthique – vers la conscience collective de la communauté et en particulier vers sa couche «aristocratique» à caractère féminin.

A.C.O. réussit ainsi à persuader son lecteur, à travers la mise en scène et en abyme des idées républicaines, et à refaire son «monde humain de l'action» (Ricœur 1986: 168), comme cela s'est justement passé chez le narrataire du conte merveilleux: la culture implique des revenus incalculables si on fait s'appuyer l'édification conjoncturelle du bonheur sur des mesures structurelles. Le récit se prolongerait donc dans le champ de l'action – un *quasi-texte* – dont les innombrables lecteurs auraient la responsabilité d'interpréter et de lui faire justice le long de l'Histoire (id.: 175). Tout récit serait alors une «imitation créatrice de l'action humaine» (id., *ibid.*).

La convention avec le lecteur aboutira toujours au même lieu initial: le réel du lecteur – le fait quotidien: leçon donnée par la préceptrice privée et engagée à prouver les bénéfices de l'instruction.

## IV

### *Marginalia*

La source des faits offerte par la réalité historique rend fluide l'image, par laquelle le récit se dispose en tant que seuil d'une extériorité indéfinie. Couche directrice parmi plusieurs couches présentes chez le destinataire, en magnétisant son passé en fonction de la réforme proposée et à réaliser au futur, l'*extérieur* se structure en *passage* – un *être là-dedans* d'une *extériorité* – : *seuil* (Agamben 2003a: 64).

À l'aide de l'imagination, tout récit ne peut que surmonter la «reproduction» factuelle, et s'engager à interroger le temps de son temps.

(Traductions : à nous)

## Bibliographie

- Osório, Ana de Castro (2005), *Às Mulheres Portuguesas*, [texto fac-similado de um exemplar da edição de 1905], Ermesinde: Ecoply, 2009.
- (1906) *A Minha Pátria*, Setúbal: Livraria Editora “Para as Crianças”.
- (1909), *Uma Lição da História*, Setúbal: Livraria Editora “Para as Crianças”.
- AA.VV. (2005), *História Económica de Portugal 1700-2000 – O Século XIX*, Vol. II (org. Pedro Lains e A. Ferreira da Silva), Lisboa: ICS.
- AA.VV. (2005a), *Dicionário no Feminino (Séculos XIX-XX)*, (orgs. Z. Osório de Castro e J. Esteves) Lisboa: Livros Horizonte.
- Agamben, G. (2003) *Idee der Prosa*, F/M: Suhrkamp.
- (2003a), *Die Kommende Gesellschaft*, Berlin: Merve Verlag.
- Bausinger (1997), *Märchen*, in AAVV, *Fischer Lexikon Literatur*, vol. II, F/M, Fischer, pp. 1249-50.
- Braga, Teófilo (1880), *História das Ideias Republicanas em Portugal*, Lisboa: Nova Livraria Internacional.
- (1881), *Dissolução do Sistema Monárquico Representativo*, Lisboa: Nova Livraria Internacional.
- Brumlik, M. (1993), *C. G. Jung-Zur Einführung*, Hamburgo: Junius.
- Calvino, I. (1999), *Sobre o Conto de Fadas*, Lisboa: Teorema.
- Carvalho, R. (1996), *História do Ensino em Portugal – Desde a fundação da nacionalidade até ao fim do regime de Salazar-Caetano*, Lisboa: FCG.
- Cortez, M. T. (2001) *Contos de Grimm em Portugal – A recepção dos Kinder-und Hausmärchen entre 1837-1910*, Coimbra: Minerva.
- Esteves, J. (2008), *Mulheres e Republicanismo (1908-1928)*, Lisboa: Comissão para a Cidadania e Igualdade de Género, Presidência do Conselho de Ministros.
- Gil, F. (1995), *Tratado da Evidência*, Lisboa: INCM.
- Grimm, J.u.W. (1812), *Kinder und Hausmärchen*, Band I, Vorrede in [http://de.wikisource.org/wiki/Kinder-\\_und\\_Haus-Märchen%C3%A4rchen\\_Band\\_\\_1\\_](http://de.wikisource.org/wiki/Kinder-_und_Haus-Märchen%C3%A4rchen_Band__1_). (pp. XII).
- Liga Nacional da Instrução (1909), *1.º Congresso Pedagógico da Instrução Primária e Popular*, Lisboa: Imprensa Nacional.
- Nunes, J. J. (1886), *Reivindicações Democráticas*, Lisboa: Tipografia Nacional.
- Ricoeur, P. (1975), *La Métaphore vive*, Paris: Seuil.
- (1986), *Du Texte à l'action – Essais d'herméneutique*, II, Paris: Seuil.
- Serrão, J. (org.) (1968), *Dicionário de História de Portugal*, vol. III, Lisboa: Iniciativas Editoriais.
- Vasconcelos, C. Michäelis (2002), *O Movimento Feminista em Portugal*, org., prefácio e notas de L. C. Patraquim, Paio Pires: Editorial Seis-fleites, Lda.